

L'humanité est devenue assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre.

Walter Benjamin

**Livre premier :
entrée des artistes**

Trois ombres sur l'asphalte

Tu vois. Tu vois cette ville sans nom. Cette ville comme une autre, comme toutes les autres rassemblées en quelque sorte. Elle se lève à peine dans une lumière cendrée, blanchie de brouillard industriel, traversée de lignes de tension et de silences automatiques. Elle est grise, cela va de soi. L'air y est épais, chargé de cette odeur métallique de pluie sur le bitume, une humidité, acide, piégée dans le béton. Des drones, depuis longtemps, ont remplacé les oiseaux.

Tu vois ce quartier, quadrillé de tours transparentes comme des colonnes de verre dressées vers un ciel plombé. Elles captent la lumière mais ne la renvoient jamais. L'une de ces tours pulse doucement, ses vitres vibrent d'énergie, de serveurs, de flux. Dans cette tour, tu vois un être humain. Tu ne peux deviner ni son sexe ni son genre, et cela importe peu. Cet être humain s'appelle Ptolémée. Et iel travaille pour une entreprise d'ingénierie climatique appelée Néocène. Cela, nous te le disons, car tu ne peux pas le voir. Et nous n'avons pas tout à cacher.

Ptolémée est appliqué·e, ponctuel·le, fervent·e. Iel cherche les signes d'approbation comme d'autres cherchent l'air. Son bureau est une capsule de verre suspendue au quarante-septième étage, noyée dans une lumière blanche et constante, éclairée comme une scène chirurgicale. Sous ses pieds, des étages entiers de réservoirs d'air ionisé nettoient l'atmosphère – une respiration artificielle, continue. Le travail de Ptolémée consiste à réguler les flux de

captation, équilibrer les chiffres, surveiller les algorithmes propriétaires.

Ton regard glisse car il nous faut te montrer d'autres silhouettes.

Regarde plus bas, là où la tour jette son ombre. Tu y vois Citron. Citron dort sur un carton imbibé de pluie acide, replié·e sur soi dans une posture qui ne cherche ni confort ni pitié. Le carton suinte. Une flaque entoure ses chaussures comme une auréole inversée. Citron ne parle pas, mais ses yeux voient tout. Ancien·ne bibliothécaire, ou peut-être militaire – les récits que nous soufflons divergent. Ce qui est certain, c'est que Citron connaît les flux, les routines, les noms. Toujours un carnet à la main, couvert de signes, de listes et de fragments.

Encore plus loin, à la lisière d'une zone industrielle en déliquescence, Bigarré trace un plan. Dans un silence tissé d'échos et de suie, iel manipule des cartes, des lignes, des codes. Bigarré est militant·e, radical·e et brûlé·e de l'intérieur. Membre du collectif Climax, iel ne croit plus aux lois, aux tables rondes, aux concessions. Iel agit avec deux autres – Aïda, une biologiste exclue, et Rex, un ingénieur brisé. Ensemble, iels visent Néocène. Non pour la détruire, mais pour réveiller la peur dans les veines froides du pouvoir.

Tu veux protester. Dire que c'est trop simple. Trop romancé. Tu râles, tu t'agaces. Tu dis : caricature. Et tu as raison. C'est très bien. Nous rions de ton agacement.

Rions encore en fragments.

Bigarré synchronise les signaux. Iel cartographie les conduits, les zones mortes de la vidéosurveillance, les angles morts des patrouilles. L'explosion est prévue dans trois jours, au moment où une réunion interne rassemblera les cadres de Néocène. Frapper les esprits. Détruire l'image, pas les corps. Si possible.

Ptolémée rentre chez iel dans une capsule autonome – un cocon mobile, vitré, connecté. À travers les parois fumées, la ville devient abstraction. Le monde se réduit à des halos, des contours, des alertes lumineuses. Une voix douce, synthétique, égrène les nouvelles : incendies, sécheresses, effondrements d’infrastructures, bilan carbone actualisé. Le ton est neutre, apaisant.

Citron se réfugie sous une verrière éventrée, entre deux piliers rongés par la rouille. Il pleut. Cela va de soi. Il pleut. Des plantes sauvages, mutantes, s’accrochent aux interstices du béton. Cela va de soi. Citron parle seul·e, ou peut-être à quelque chose d’invisible. Cela va de soi.

Dans le squat, éclairé par des diodes fatiguées, Bigarré assemble la bombe. Une bombe sans éclats, sans clous. Juste de la pression, du souffle, de la peur. De la suggestion. Iel enregistre un message, la voix légèrement voilée :

Le climat n’est pas une marchandise. La vérité brûlera vos tours.

Mais ce n’est pas encore cela que nous voulons te montrer.